



## MARGAUX SPRUYT

**Le galop conquérant au service de l'empire ? La place des équidés dans l'expansion néo-assyrienne (884-627 av. J.-C.)**

Communication présentée le 28 janvier 2016

Article soumis le 4 décembre 2017

Article publié le 19 janvier 2019

La question du discours idéologique véhiculé par les reliefs néo-assyriens n'est pas un sujet nouveau. De nombreux chercheurs, tels qu'Irene Winter, ont déjà tenté d'observer les bas-reliefs comme des supports de choix pour le développement d'une véritable « grammaire »<sup>1</sup>. C'est en appliquant les méthodes d'analyses structuralistes, développées par Roland Barthes, qu'I. Winter arrive à la conclusion que les reliefs néo-assyriens font partie d'un vaste appareil rhétorique ayant pour fonction de promouvoir l'idéologie royale et de servir le pouvoir. Mais quel est donc ce pouvoir ? Comment se définit-il ? Le personnage central de l'empire néo-assyrien est le Roi. Sa gouvernance repose sur trois aspects caractéristiques dépendant les uns des autres : un pouvoir absolu détenu par un seul homme, une violence sans mesure dans les conflits armés et une importante activité symbolique<sup>2</sup>, véhiculée notamment par les bas-reliefs. Si l'on possède aujourd'hui encore de nombreux exemples de ces derniers, il convient de noter que tous les rois assyriens n'ont pas développé de réels programmes iconographiques sculptés. Aussi, pour cette étude, le choix a été fait de ne prendre en considération que les reliefs datant des règnes d'Assurnasirpal II (884-869 av. n. è.), Sargon II (722-705 av. n. è.) et Assurbanipal (669-627 av. n. è.), tous parfaitement représentatifs de l'art assyrien. Le roi est représenté prenant part aux diverses actions, qu'elles soient cynégétiques ou guerrières ; il y figure même en bonne place, véritable maître d'œuvre. Préférer représenter ses succès militaires, c'est vouloir asseoir sa légitimité sur le trône tout en insistant sur la politique expansionniste de l'empire. Celle-ci est rendue possible par des techniques de guerre avancées soutenues par des corps d'armée développés et organisés, tels que les fantassins, mais aussi la charrerie et la cavalerie qui rendent les prises de villes plus rapides. Ainsi, l'empire est marqué par une utilisation importante des équidés et plus particulièrement des chevaux qui constituent une part non négligeable des tributs annuels perçus par l'empire avant le départ pour de nouvelles campagnes expansionnistes<sup>3</sup>. Le cheval apparaît comme un élément indissociable des succès impériaux. Sa présence fréquente sur les reliefs participe à la fonction de l'image et au discours qu'elle promeut. L'étude de la

---

<sup>1</sup> WINTER I., 1983, p. 17.

<sup>2</sup> BACHELOT L., 1991, p. 109.

<sup>3</sup> Les tributs annuels s'ajoutent à un nombre important et fixe d'équidés élevés et rassemblés par les gouverneurs dans les différentes régions de l'empire et transportés au printemps vers la capitale, selon les besoins de l'armée. Cf. CURTIS, 1996, p. 28.

figuration de ces animaux soulève de nombreuses questions parmi lesquelles celle de la manière dont les équidés sont dépeints, mais aussi celle de l'idéologie qui s'attache à cette représentation. Le cheval au galop a-t-il la même fonction que celui qui est encore au pas ou à l'arrêt ? Ces postures ont-elles une signification spécifique ? Le recours aux équidés, notamment pour les conflits armés, n'est pas nouveau : on note leur présence dès le 3<sup>e</sup> millénaire avant notre ère sur des objets tels que l'Étendard d'Ur ou encore la Stèle des Vautours. Dès lors, il convient de se demander dans quelle mesure leur présence dans les reliefs néo-assyriens devient spécifiquement un marqueur de victoire et de gloire impériale. Il s'agit pour cela d'observer dans un premier temps quelle est la fonction d'un tel programme iconographique, avant de s'intéresser plus particulièrement aux codes et conventions qui régissent la figuration équine. Enfin, il est nécessaire de mettre en lumière les détails permettant de différencier les chevaux les uns des autres dans le but de faciliter la lecture et *a fortiori* la compréhension des scènes représentées sur les reliefs.

Le pouvoir royal se définit et se légitime uniquement grâce à l'idéologie politique sur laquelle il repose, c'est-à-dire, à l'époque néo-assyrienne, celle d'un pouvoir centralisé dans les mains d'un seul homme. Afin d'assurer sa survie et sa stabilité, l'empire doit garantir la cohésion sociale autour de la personne du roi. Pour cela, les souverains assyriens se sont, entre autres, appuyés sur les reliefs qui ornaient les différents palais de Ninive, Kalhu et Dur-Sharrukin,. Toutefois, il convient de noter que contrairement aux hypothèses émises, notamment par Julian E. Reade<sup>4</sup> ou encore Irene Winter<sup>5</sup>, il n'y a pas, à l'époque néo-assyrienne, de propagande au sens contemporain du terme qui implique une communication à l'aide des médias de masse<sup>6</sup>. Il s'agit là d'une notion anachronique dans la mesure où elle a été développée récemment, et ce dans le contexte précis du monde occidental de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

Ainsi, s'il y a bel et bien propagande, ou du moins transmission d'un message, il faut en revoir l'acception, différente de celle admise dans les sociétés actuelles. Paul Garelli note déjà en 1981 qu'elle ne semble pas avoir d'effet convaincant sur le peuple lorsqu'il évoque « la leçon des bas-reliefs »<sup>8</sup>. Il explique ainsi qu'« [...] [elle] n'a jamais empêché les pays conquis de se soulever à chaque changement de règne et les rois d'Assyrie devaient être sans illusion. La propagande politique n'était vraisemblablement pas leur but premier, même si elle est perceptible ». Ici, P. Garelli perçoit, sans parvenir à trouver une réponse, la nécessité d'une autre fonction pour les images. Si celles-ci, mises en avant dans le palais, ne sont pas faites pour être vues par le plus grand nombre, on ne peut douter du fait qu'elles ont un destinataire, élément fondamental de la constitution même de l'image. Il apparaît alors que le message, qui n'est véhiculé qu'à l'intérieur du palais, lieu dont l'accès est restreint,

---

<sup>4</sup> Cf. notamment READE J. E., 1979.

<sup>5</sup> Cf. notamment, WINTER I, 1983 et 1997.

<sup>6</sup> SENCE G., 2014, p. 22.

<sup>7</sup> Le premier emploi du terme date de 1964, dans l'ouvrage de Strommerger E. et Hirmer M., *Cinq millénaires d'art mésopotamien, de 5000 avant J.-C. à Alexandre le Grand*, Paris, Flammarion, p. 37, ainsi que l'indique Guillaume Sence. (SENCE G., 2014, p. 22).

<sup>8</sup> GARELLI P., 1981, p. 10.

serait principalement à destination d'un petit groupe d'individus proches du roi et possédant le pouvoir de le défaire<sup>9</sup>. Ainsi, ce public réduit composé d'ambassadeurs et d'émissaires venant des royaumes voisins mais surtout des plus hauts dignitaires de l'empire et du roi lui-même, jouirait du privilège de voir ces reliefs et peut-être de s'en instruire.

Le roi, par sa position de prestige et d'exception, suscite l'envie de ses sujets. Les individus les plus éloignés de la vie du palais ne peuvent briser le tabou qui existe autour du monarque dans la mesure où « [...] la différence sociale qui les sépare est [...] trop grande »<sup>10</sup>. Les classes sociales les plus populaires sont trop éloignées des classes sociales dirigeantes à cette époque pour pouvoir s'imaginer occuper leurs fonctions. Ainsi, le paysan ne peut, par exemple, se concevoir roi, position trop éloignée de la sienne pour qu'elle lui apparaisse envisageable. Dès lors, seuls ses sujets les plus proches, et plus particulièrement les hauts dignitaires, peuvent être soumis à la tentation de briser le tabou royal en se soulevant contre lui. En mettant en exergue les prérogatives dont bénéficient, à l'inverse du peuple, les dignitaires vis-à-vis de la personne royale, les bas-reliefs jouent un rôle clé dans l'amoindrissement de cette tentation. L'étude attentive du contenu des images révèle la présence de ces hauts personnages accompagnant le monarque sur un char faisant face au même ennemi. Cet élément les rapproche de la figure royale car ils partagent lors des victoires – fréquentes si l'on en croit les reliefs – le prestige de leur souverain. Toutefois, celui-ci prend garde de se montrer supérieur en tout : à la fois en taille – le roi est représenté plus grand que ses soldats, subterfuge notamment permis par le port de la coiffe – mais aussi par la magnificence de ses montures, chevaux élancés au harnachement complexe. Une hiérarchie s'installe alors dans les reliefs autour de la figure de proue qu'est le roi. Il revêt le rôle symbolique de la figure paternelle par rapport à laquelle ses dignitaires s'identifient comme fils. Ainsi, ils sont liés au roi lui-même dans un rapport filial, et ils le sont également entre eux, passant de simples compagnons soldats à « frères d'armes »<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> Ainsi que l'on peut le constater lors de la chute de Sennachérib, assassiné avec l'aide et le soutien des hauts dignitaires de l'empire. Cf. BACHELOT L., 1991, p. 120.

<sup>10</sup> FREUD S., 1913, p. 93, trad. D. TASSEL.

<sup>11</sup> BACHELOT L., 1991, p. 116.

soutenant le pouvoir du même souverain<sup>12</sup>. Ici, c'est donc le fait d'être réunis dans les reliefs qui lie les dignitaires autour de la figure du Père<sup>13</sup>, le Roi.

L'image de l'autorité du souverain repose sur ses actions. Sa légitimité ne peut être remise en question tant que l'empire est puissant et protégé par sa présence. C'est pourquoi les reliefs mettent en avant les victoires du roi, comme autant de preuves de ses succès. Que ce soit dans des combats contre les lions, animaux emblématiques incarnant le Mal<sup>14</sup>, ou sur le champ de bataille, le personnage royal défait ses ennemis. Il est donc reconnu comme maître car il entretient, au risque de sa vie, un rapport de force avec le monde hostile. Il combat à la fois pour satisfaire les dieux qui en retour protègent son peuple, mais aussi pour apparaître aux yeux de tous comme un être supérieur. Ces différents aspects permettent au roi de s'installer comme tel via un processus d'assimilation au pouvoir. Le dominant et le pouvoir ne forment plus qu'une seule entité, devenue puissance souveraine par l'action du combat. Mais, afin que cette perception soit constante, le roi se doit d'apparaître continuellement en personnage glorieux. Or, comment peut-il mieux le faire que par l'illustration de ses victoires militaires ? Commanditaire du programme iconographique qui orne son palais, il s'empare de son contenu et les reliefs deviennent alors le réceptacle de la mise en exergue de son pouvoir et de sa force. Cette utilisation raisonnée permet au roi d'asseoir durablement sa position en légitimant sa place à la tête d'un empire qu'il défend, protège et étend avec une puissance guerrière victorieuse. Celle-ci repose sur une armée vigoureuse et des chevaux rapides et forts, comme cela est si souvent mis en avant dans les reliefs. Les équidés sont ici associés à l'image du soutien sur lequel le roi s'appuie afin de renforcer son pouvoir.

Des images présentant le souverain sur son char tiré par des chevaux à une échelle beaucoup plus importante que celle des autres en sont un premier exemple. Elles participent activement à la mise en place et au renforcement de la hiérarchie instaurée entre le personnage royal, sa cour et ses soldats.

Il convient également de noter que la représentation du souverain est presque systématiquement associée à la figure équine, et ce dans des scènes diverses. S'il

---

<sup>12</sup> BACHELOT L., 1991, p. 116, se fondant sur les travaux de S. FREUD, dans son ouvrage de 1913, *Totem und Tabu*.

<sup>13</sup> FREUD S., 1913, p. 93.

<sup>14</sup> CASSIN E., 1981.

semble évident que les équidés soient mis en avant dans les scènes présentant les instants qui précèdent un départ en bataille ou encore dans des scènes de chasse et de guerre, il est plus étonnant de les voir lors des cérémonies d'honneur à la suite d'une victoire. Toujours richement parés lorsqu'ils accompagnent le roi, les chevaux semblent concourir à l'idée de prestige et de gloire associée à la figure royale. Leur présence permanente permet également de développer l'idée selon laquelle, au-delà d'être de simples montures, ils sont un élément indissociable de l'image victorieuse du roi.

Associés à la sphère militaire, les chevaux sont utilisés dans deux corps d'armées différents à l'époque néo-assyrienne : la charrerie et la cavalerie. Il n'est pas étonnant d'observer qu'ils sont presque omniprésents dans les reliefs dans la mesure où ceux-ci dépeignent largement les conflits armés. Ils y sont, de plus, figurés dès le début de l'empire lors du règne d'Assurnasirpal II (884-869 av. n. è.), premier roi à proposer un programme iconographique conséquent, jusqu'aux époques plus récentes des souverains Sargon II (722-705 av. n. è.) et Assurbanipal (669-627 av. n. è.). Les chevaux occupent une place importante au sein de l'imagerie néo-assyrienne : ils font partie intégrante du discours politique développé par les gouvernants dans les reliefs. La représentation de ces animaux ne semble toutefois pas dénuée de codes et c'est marqué par un grand nombre de conventions qu'ils apparaissent soutenant fidèlement l'empire.



*Figure 1 : Détail, vers 875-860 av. n. è., règne d'Assurnasirpal.  
Photo : M. Spruyt. British Museum, inv. : 124549.*

Tels qu'ils sont représentés dans les reliefs, les chevaux utilisés par les Néo-Assyriens, légers et élancés, sont très rapidement identifiables en raison de l'accentuation de certaines de leurs caractéristiques physiques. Il s'agit principalement de chevaux de selle longilignes présentant une poitrine profonde, une longue encolure et des longs membres propulseurs (Fig. 1). Ce dernier aspect est d'autant plus important qu'il permet aux équidés de bénéficier d'une meilleure

« étendue de contraction »<sup>15</sup>. En effet, plus les chevaux ont de longues jambes, plus ils sont rapides. Leur vitesse de déplacement est calculée en fonction de la longueur de leurs jambes et du rapport de proportion entre celles-ci et leur poids<sup>16</sup>. Dès lors, la figuration très accentuée de la taille des membres antérieurs et postérieurs des équidés traduit leur puissance. Ainsi, l'armée néo-assyrienne possède d'imposants chevaux doués d'une grande vitesse de déplacement assurée par une force de propulsion importante. Le recours à cette représentation parfaitement réfléchi des chevaux permet d'exprimer la capacité d'action de l'armée assyrienne sur un champ de bataille. Accompagné par des soldats montés sur de puissantes et rapides bêtes, le roi est à même de terrasser plus efficacement ses ennemis. En outre, la longueur excessive des jambes des chevaux n'est pas l'apanage des représentations d'un seul règne mais se constate à travers les reliefs datant aussi bien du début que de la fin de l'empire. La vitesse apparaît alors comme un atout majeur qu'il est nécessaire de mettre en avant.



Figure 2 : Détail, vers 875-860 av. n. è., règne d'Assurnasirpal.  
Photo : M. Spruyt. British Museum, inv. : 124534.

Cette caractéristique est encore exacerbée lorsque les chevaux sont représentés dans la posture dite du « cabré allongé »<sup>17</sup> (Fig. 2). L'animal, jambes étendues, ne repose plus que sur les pinces<sup>18</sup> de ses sabots postérieurs et étend son corps dans un mouvement figurant à la fois le saut et le galop. Son élan est souligné

<sup>15</sup> GALLIER A., 1919, p. 59

<sup>16</sup> NOBLE D., 1990, p. 63.

<sup>17</sup> REINACH S., 1925, p. 6.

<sup>18</sup> Extrémité antérieure du sabot du cheval.

par la courbe parfaite qu'adopte son corps depuis ses postérieurs jusqu'à la pointe de ses sabots antérieurs. Occupant la majorité de la surface de la scène, les chevaux ainsi dépeints sont au centre de la composition et du conflit. C'est dans leur vitesse et leur puissance que réside la force même de l'armée, au-delà des tactiques militaires. Plus rapides que les fantassins, les corps de cavalerie et de charrerie sont plus à même de pénétrer dans les camps adverses. Le message est alors parfaitement clair et efficace : l'armée néo-assyrienne possède des animaux solides et puissants, capables de répondre aux besoins de l'empire, ainsi qu'en témoignent les issues victorieuses des conflits armés.

Si la puissance et la gloire militaire sont le plus souvent les prérogatives d'individus virils et masculins, elles semblent toucher également les équidés à l'époque néo-assyrienne. Les chevaux utilisés par l'armée sont, si l'on en croit les reliefs, exclusivement des étalons. L'attribut de leur masculinité est régulièrement parfaitement visible et aucun doute n'est alors possible. Toutefois, il s'agit ici d'un choix délibéré de représentation. Il apparaît invraisemblable que les corps d'armée équins aient été composés exclusivement d'étalons<sup>19</sup>, compte tenu de l'importance des pertes essuyées lors des batailles. À cela s'ajoute un manque de protection des chevaux au cours de la première moitié de l'empire. Ils n'ont été revêtus de caparaçons les protégeant des flèches et des lances qu'à partir du règne de Sennachérib (705-681 av. n. è.). De plus, au-delà des pertes rencontrées sur le champ de bataille, il est nécessaire de prendre en compte celles occasionnées par les déplacements de l'armée pendant les campagnes. Les chevaux, équidés fragiles<sup>20</sup>, n'étaient pas ferrés ; or l'absence de cette protection pouvait occasionner des dégâts considérables à leurs sabots. Dès lors, le fait de ne représenter que des mâles dans les reliefs pourrait être motivé davantage par le discours véhiculé que par un souci de réalisme. Ainsi, lorsque le roi urartéen Sarduri II (753-735 av. n. è.) s'enfuit lors d'un combat contre l'empire néo-assyrien, son action est jugée d'autant plus honteuse qu'il a choisi une jument comme monture<sup>21</sup>. La permanence de la masculinité des chevaux semble donc intimement liée à l'idée de virilité et de force des hommes et des soldats.

---

<sup>19</sup> HYLAND A., 2003, p. 35.

<sup>20</sup> Comparativement aux ânes ou aux mules, dont les pieds, aujourd'hui encore, ne sont pas systématiquement ferrés, contrairement à ceux des chevaux.

<sup>21</sup> HYLAND A., 2003, p. 36.



*Figure 3 : Détail, vers 875-860 av. n. è., règne d'Assurnasirpal.  
Photo : M. Spruyt. British Museum, inv. : 124556.*

À cela s'ajoute l'exacerbation de la musculature (Fig. 3). Lorsque l'on observe les animaux figurés en course, il apparaît justifié de figurer leurs muscles en mouvement. Mais comment comprendre l'image d'animaux en posture statique arborant de puissants muscles alors même que leur position ne requiert pas de contraction musculaire ? Ici encore, il s'agit d'un choix de représentation intentionnel destiné à servir le discours politique selon lequel l'armée n'est constituée que d'individus vaillants, qu'ils soient humains ou équins. La représentation anatomique elle-même est marquée par l'idéologie royale et le cheval est ainsi au cœur du discours politique véhiculé par les bas-reliefs en raison de sa présence centrale et de l'expression de sa puissance virile.

Au-delà des codes de représentations qui régissent les actions dans lesquelles s'inscrivent les animaux, il convient également de noter qu'il est parfaitement possible de les distinguer les uns des autres, grâce à une part non négligeable de réalisme dans la représentation. La distinction entre un cheval et un âne sauvage est rendue possible par une excellente appréciation de leurs caractères physiques et morphologiques, notamment au niveau des oreilles, plus courtes chez les chevaux, mais aussi de la queue, en tronçon chez l'âne et constituée de longs crins chez le cheval. Enfin, l'étude morphologique de la tête permet de différencier les individus asiniens au chanfrein<sup>22</sup> trapézoïdal des individus équins au chanfrein rectiligne (Fig. 4) . Le harnachement est également un élément majeur de la différenciation des équidés les uns par rapport aux autres. Il est en effet un marqueur de leur statut qui permet de distinguer les chevaux honorables, appartenant à la garde royale, des chevaux plus communs, utilisés par de simples soldats. Ainsi, les filets des chevaux représentés au centre de la scène de chasse à l'hémione<sup>23</sup> sont composés de plusieurs éléments d'une grande richesse ornementale (Fig. 4 et 5).



*Figure 4 : Détail, vers 645-635 av. n. è., règne d'Assurbanipal.  
Photo : M. Spruyt. British Museum, inv. : 124876.*

---

<sup>22</sup> Partie de la tête des équidés située sur l'avant entre la ligne des yeux et les nasaux.

<sup>23</sup> Œuvre conservée au British Museum de Londres, numéro d'inventaire : 124876.



Figure 5 : Détail, vers 645-635 av. n. è., règne d'Assurbanipal.  
Photo : M. Spruyt. British Museum, inv. : 124876.



Figure 6 : Détail d'un char, vers 645-635 av. n. è., règne d'Assurbanipal.  
Photo : M. Spruyt. British Museum, inv. : 124945.

Les chevaux portent, en guise de toupet, un frontal tressé équilibré par la présence de deux pompons situés sur les tempes. Ils arborent également une coiffe en métal surmontée d'un panache et rattachée à une têtère ornée de deux frises de motifs géométriques. Les montants de la muserolle présentent des ornements similaires, ainsi que la muserolle elle-même. Seuls les doubles montants du mors arborent un motif différent, composé de fines incisions dans le cuir. Le mors est élégamment recourbé à ses extrémités et attaché à des rênes très courtes qui reposent sur son encolure, grâce au poids de lourds pompons tombant sur la poitrine de l'animal. Les rênes sont agrémentées de nœuds facilitant la prise en main du cavalier. L'encolure de l'animal est encore décorée de deux colliers : le premier, large et de forme oblongue, est finement ouvragé de motifs floraux. Il est noué au niveau de la crinière et présente des clochettes sous la gorge du cheval. Le second collier est fin et enrichi de motifs géométriques circulaires. Une succession de pompons de petite taille est accrochée dans sa partie inférieure. Étant employés dans le corps de cavalerie, ces chevaux sont également harnachés d'une large bricole à étageant de pompons protégeant leur poitrine. Enfin, sur leur dos se trouve un tapis tressé et orné de pompons de petite taille sur les bords et dans les angles. Comparativement, les chevaux de rang élevé, employés dans un contexte de charrerie, ont le dos nu (Fig. 6 et 7); le même type de bricole leur couvre la poitrine et est lié à un joug d'encolure simplement incisé. De même, un seul collier orne la gorge de l'animal et

le filet ne diffère que par l'aspect de la coiffe qui est constituée, dans une forme pyramidale très élancée, d'un assemblage de pompons.



Figure 7 : Détail d'un char, vers 645-635 av. n.è., règne d'Assurbanipal. Photo: M. Spruyt, British Museum, inv.: 124945



Figure 8: Détail de la tête d'un âne, vers 645-640 av. n.è., règne d'Assurbanipal. Photo: M. Spruyt, British Museum, inv.: 124896

Le nouage de la queue des chevaux apparaît encore comme une différence majeure dans la mesure où il nous renseigne sur la fonction de l'animal. Les crins de la queue du cheval de cavalerie sont laissés libres, parfois simplement tressés et enserrés par un anneau au milieu de leur longueur. Mais les crins des chevaux de charrerie sont systématiquement noués, dès la seconde moitié de l'empire, en une fine boucle à leur extrémité pour éviter tout accident lié à la présence de la roue du char juste derrière l'équidé. Ainsi, il apparaît que ces différences de harnachement renseignent l'observateur sur le rôle et la fonction de l'animal ainsi que sur son appartenance à une garde spécifique, telle que la garde royale.

La comparaison avec d'autres types de harnachement, notamment celui des ânes, est encore plus probante. Qu'il s'agisse d'un harnachement de type complexe<sup>24</sup> mais ne portant aucun ornement (Fig. 8) ou plus simplement d'une corde passée autour du nez de l'animal puis savamment nouée au-dessus de son crâne (Fig. 9), le harnachement des ânes est bien moins précieux. Cet équidé, relégué au 1<sup>er</sup> millénaire avant notre ère du statut de monture royale à celui de simple animal de bât, arbore un filet de facture moyenne voire



Figure 9 : Détail d'une scène de tribut, vers 645-635 av. n.è., règne d'Assurbanipal. Photo: M. Spruyt, British Museum, inv.: 124937

<sup>24</sup> Proche de celui des chevaux.

médiocre, révélatrice de son rang inférieur à celui des chevaux. Au sein même du groupe constitué par les ânes et les mules, il est possible d'identifier leur rôle. Lorsqu'ils appartiennent à l'empire, l'âne ou la mule peuvent être harnachés d'un filet complexe, qui reste sans ornement. Mais lorsqu'ils sont livrés à l'empire et font partie d'un tribut, le harnachement est plus simple et moins coûteux.

Ainsi, s'il apparaît que la comparaison des différentes espèces est probante pour comprendre la hiérarchie dans laquelle elles s'inscrivent, une observation fine des individus composant un même groupe apporte encore des renseignements sur le statut de l'animal, son appartenance et sa fonction. La hiérarchie, simple et coutumière pour l'époque, est parfaitement lisible et identifiable dans les reliefs. La représentation de chacun de ces équidés est marquée par l'idéologie politique et la hiérarchie qui régissent l'empire et toutes les fractions de la société<sup>25</sup>. Les Néo-Assyriens ont recours à la représentation afin de figurer et d'incarner cette différence notable de statut. Celle-ci s'observe également par la taille des animaux : dans la dernière scène du relief de la chasse à l'hémione du palais nord d'Assurbanipal (Fig. 10), où viennent s'échouer les hémiones fatigués et finalement capturés par la force humaine, l'espace est divisé en trois registres distincts. Les deux supérieurs sont occupés par des hommes menant des chevaux. Si le cheval du registre supérieur (Fig. 11) présente une



Figure 10 : Relief dit de la Chasse aux hémiones, vers 645-635 av. n. è., règne d'Assurbanipal. Photo : M. Spruyt. British Museum,



Figures 11 et 12 : Détails du relief dit de la Chasse aux hémiones, vers 645-635 av. n. è., règne d'Assurbanipal. Photos : M. Spruyt. British Museum, inv. : 124882.

<sup>25</sup> Autant la justice que l'administration centrale et provinciale de l'empire, mais aussi toutes les activités humaines. Cf. POSTGATE J. N., 1974 a, p. 418 ; PARKER B. J., 2001, p. 250 ; et plus spécifiquement pour les chevaux, cf. POSGATE J. N., 1974 b, p. 7.

taille vraisemblable comparativement à celle de l'homme qui le mène, celui du registre médian (Fig. 12) est d'une hauteur irréaliste.

Ici, cette invraisemblance ne doit pas être comprise comme une erreur de la part des artisans, ni même comme une réalité, mais bien comme un discours dans le choix de la représentation. Lorsque l'on observe le harnachement de ces deux animaux, on constate que le cheval le plus grand est aussi celui qui possède le harnachement le plus riche ; il est donc d'un statut bien supérieur. Cette première



distinction est encore renforcée par la confrontation avec les trois hémiones du registre inférieur (Fig. 13) : deux d'entre eux sont encore libres et donc sans harnachement alors que le troisième est contraint par des cordes, enserré à la gorge. Ici, outre l'évidente opposition dans le statut et la fonction, un second niveau de lecture est envisageable. Dans ce dernier, les hémiones, encore libres et sans contraintes, peuvent

être interprétés comme le reflet des populations non soumises au pouvoir du roi néo-assyrien, libres mais chassées et assaillies par la force de l'empire, devant

craindre son courroux et ses velléités d'expansion territoriale. Les chevaux peuvent alors être compris comme d'anciens animaux sauvages, soumis au pouvoir centralisé de l'empire grâce auquel ils bénéficient désormais d'un important statut ainsi que d'un riche harnachement. La superposition de ces registres permet une lecture verticale de la scène qui renseigne encore sur le message politique et idéologique voulu par les rois néo-assyriens. Le cheval, devenu monture royale peu avant le 1<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, s'oppose dans sa droiture et son statisme à la fougue et au galop libre des hémiones qui restent de courte durée car l'empire soumet ceux qui se révoltent.

Figure 13 : Détail du relief dit de la Chasse aux hémiones, vers 645-635 av. n. è., règne d'Assurbanipal.

Photo : M. Spruyt. British Museum, inv. : 124882.

## **Conclusion :**

Les reliefs néo-assyriens semblent donc être au service du pouvoir royal par la force du discours idéologique qu'ils véhiculent. Le roi renforce efficacement sa position, notamment grâce au discours symbolique important de ces images. La force même de l'empire, légitimée par une politique expansionniste, s'appuie largement sur l'armée et plus spécifiquement sur ses corps les plus rapides : la charrerie et la cavalerie. Les équidés, surtout le cheval, apparaissent alors au cœur même des stratégies de l'empire et de l'idéologie impériale autocratique. Richement harnachés dès lors qu'ils font partie de la garde royale, les chevaux participent à la gloire du souverain et, par là même, à la conservation du pouvoir et à la survivance de l'empire. Les représentations codifiées des chevaux, qui occupent le plus souvent le centre de la composition des reliefs dès le début de l'empire, insistent sur les caractères physiques des équidés : virils et musclés. Le caractère impitoyable de l'armée néo-assyrienne se trouve accentué par les reliefs qui montrent le roi victorieux et par la représentation spécifique de la posture du « cabré allongé » qui insiste sur la force de propulsion et la vitesse des équidés. Le cheval agit ici comme une sorte de prolongement de la main du roi, surplombant des ennemis de tout type, qu'ils soient animaux ou humains. Poussant les hémionnes effrayés dans un galop éperdu à se jeter dans les filets néo-assyriens ou encore bondissant au-dessus de l'ennemi tombé, les chevaux sont les instruments de la puissance royale. Lorsqu'ils sautent par-dessus les corps des deux animaux puissants et redoutés de l'empire que sont le taureau, emblème de la puissance, et le lion, symbole de force et allégorie du Mal<sup>26</sup>, ils deviennent l'incarnation physique de la victoire du roi néo-assyrien.

---

<sup>26</sup> CASSIN E., 1981.

Bibliographie :

- BACHELOT L.,  
1991 La fonction politique des reliefs néo-assyriens, in Charpin D. et Joannès F. (dir.), *Marchands, diplomates et empereurs, Études sur la civilisation mésopotamienne offertes à Paul Garelli*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, p. 109-128.
- CASSIN E.,  
1981 Le roi et le lion, *Revue de l'Histoire des Religions*, vol. 4, p. 355-401.
- CURTIS J.,  
1996 Assyrian horse trappings and harness, in Alexander D. (éd.), *Furusiyya*, Riyadh, King Abdulaziz Public Library, p. 26-31.
- FREUD S.,  
1913 *Totem et Tabou*, Paris, Éd. Points, 2010, 309 p.
- GALLIER A.,  
1919 *Les équidés domestiques (le cheval, l'âne, le mulet)*, Paris, Doin, 374 p.
- GARELLI P.,  
1981 La conception de la royauté en Assyrie, in Fales F. M. (éd.), *Assyrian Royal Inscriptions : New Horizons in Literary, Ideological and Historical Analysis*, Orientis Antiqui Collection, vol. 17. Rome : Instituto per l'Oriente, p. 1-11.
- HYLAND A.,  
2003 *The Horse in the Ancient World*, Stroud, Sutton publ., 210 p.
- NOBLE D.,  
1990 Assyrian Chariotry and Cavalry, *SAAB*, vol. 4, p. 61-68.
- PARKER B. J.,  
2001 *The Mechanics of Empire: The Northern Frontier of Assyria as a Case Study in Imperial Dynamics*, Helsinki, The Neo-Assyrian text corpus project, 348 p.
- POSTGATE J. N.,  
1974 a Royal Exercise of Justice Under the Assyrian Empire, in Garelli P. (éd.), *Le palais et la royauté*, Compte-rendu de la XIX<sup>e</sup> Rencontre Assyriologique Internationale, Paris 1971, p. 417-426.  
1974 b *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, Rome, Biblical Institute Press, 444 p.
- READE J. E.,  
1979 Ideology and Propaganda in Assyrian Art, in Larsen M. T., *Power and Propaganda, A Symposium on Ancient Empires*, Copenhagen, Akademisk Forlag, p. 329-343.
- REINACH S.,  
1925 *La représentation du galop dans l'art ancien et moderne*, Paris, E. Leroux Éditeur, 126 p.
- SENCE G.,  
2014 *Les bas-reliefs des palais assyriens. Portrait de rois du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 162 p.
- WINTER I.,  
1983 The Program of the Throneroom of Assurnasirpal II, in Harper P. O. and Pittman H., *Essays on Near Eastern Art and Archaeology in Honor of*

*Charles Kyrle Wilkinson*, New York, The Metropolitan Museum, p. 15-32.

- 1997 Art in Empire: the Royal Image and the Visual Dimension of Assyrian Ideology, in Parpola S. et Whiting R. M., *Assyria 1995: Proceedings of the 10th Anniversary Symposium of the Neo-Assyrian Text Corpus Project, Helsinki, september 7-11, 1995*, Helsinki, Neo-Assyrian Text Corpus, p. 359-381.